

WILLIAM JAMES UNE PSYCHOLOGIE PARADOXALE ?

Je suis bien soulagé et me sens comme un tonneau sans ses arceaux. M'étant débarrassé de cette chose, je me sens comme si je pouvais m'abandonner (*fall to*) à la psychologie, et apprendre quelque chose à son sujet, et même sur d'autres questions.

(James, 1992-2004, 7, p. 36, 23 mai 1890)

« Qui ne se rappelle le sentiment de plaisir radieux avec lequel nous avons la première fois lu les pages de ces volumes épais, pesants, mal reliés et plutôt mal imprimés ? [...] C'était comme inhaler un air de montagne, un air rare, piquant, vivifiant et presque enivrant », note le psychologue James Rowland Angell, évoquant sa rencontre avec les *Principles of Psychology* (1890) alors qu'il était à l'université et que l'ouvrage venait à peine d'être publié¹. Cet effet particulier a semble-t-il bien supporté l'épreuve du temps : les *Principles* ont suscité et inspiré, depuis le centenaire de leur publication, nombre de relectures stimulantes au cours des quinze dernières années². Antonio Damasio a fait beaucoup pour raviver l'intérêt envers la psychologie de l'émotion de James³. Gerald Edelman, dans un autre registre, reconnaît « s'inspirer » de James, dans sa théorie de la conscience, et va jusqu'à reconnaître que « pour une vue descriptive, rien n'égale les efforts de William James »⁴ et jusqu'à affirmer que, pour « rendre compte des propriétés jamesiennes de la conscience », il faut se doter « d'une image bien plus dynamique » du cerveau que celles qui sont disponibles⁵. Les études que l'on vient de lire sont, elles aussi, une éclatante

confirmation de cet « effet ». Elles manifestent une actualité de James qui n'apparaît jamais mieux que quand, loin de prendre au pied de la lettre l'ouvrage de 1890, on en part pour en suivre les intuitions, quitte à les corriger et les amender, lorsque le besoin s'en fait ressentir. Or, s'il ne s'agit pas d'ajouter ici une « nouvelle » et bien superflue conclusion à ces textes, donnés par les plus grands spécialistes à la lumière des développements les plus récents de leur discipline, il y a sans doute lieu de souligner qu'outre l'apport essentiel qu'ils constituent pour le spécialiste des neurosciences et l'historien de la psychologie, ils sont également décisifs pour qui s'intéresse à la *philosophie* de James. C'est ce point qui sera éclairé ici.

Il ne va pas de soi : étonnamment, la lecture des *Principles* est souvent tenue pour facultative par maints philosophes qui pourtant s'intéressent à James, alors qu'elle est centrale pour comprendre nombre de problèmes qui l'occupent jusqu'à ses derniers écrits : la conscience, le soi, l'instant⁶, la perception, la continuité, la nature des constructions théoriques. Le présupposé qui anime ces approches semble être le suivant : James serait « passé » de la psychologie à la philosophie, si bien que l'on pourrait faire l'économie de la première période lors de l'étude de la seconde, ou du moins la réserver aux spécialistes et aux historiens ; il est pourtant plus juste de dire que bien des pages des *Principles* sont un relevé des problèmes *philosophiques* posés par les développements les plus récents de la psychologie. Il ne s'agit pas tant de proposer une psychologie dogmatique que d'en reprendre de façon critique les principes, tels que James les voit s'ébaucher sous la plume des psychologues. Il n'eût sans doute pas désavoué le programme de Jean Wahl et des auteurs de la revue *Recherches philosophiques* quand ils jugèrent que, lorsqu'« à travers les débats du chercheur avec sa propre conscience puis avec ses juges, se dessine ce qui doit subsister d'une conception et apparaissent les limites

d'une hypothèse de travail, l'intérêt commence à s'en retirer »⁷. Relire l'ouvrage de 1890 à la lumière des développements les plus récents des neurosciences, c'est en fait retrouver le mouvement qui guide l'écriture de James, toujours à l'affût des vérités à l'état naissant, et c'est rendre vivants les problèmes de philosophie de la psychologie qu'il se pose. Pour faire apparaître cette fécondité, et entamer le premier présupposé – que les philosophes pourraient se dispenser de la psychologie de James –, il faut commencer par critiquer le second – qu'il serait « passé » de la psychologie à la philosophie.

Peinture, psychologie, philosophie

La psychologie n'est qu'un des multiples intérêts de James. Le fait qu'il se fixe sur elle plutôt que sur une autre discipline n'a rien d'évident, si l'on considère ses années de formation intellectuelle⁸. Né à New York le 11 janvier 1842, frère du romancier Henry James (1843-1916) et d'Alice James (1848-1892)⁹, William James a en effet déjà effectué un long itinéraire lorsque paraissent les *Principles*, son premier livre. Il reçoit, avec ses frères et sa sœur, une éducation secondaire en Europe (1855-1858, 1859-1860), principalement en Angleterre et en France. Le projet de leur père, le théologien swedenborgien Henry James Sr, était – comme ce dernier le rapporte dans une lettre à Emerson – « de leur permettre d'assimiler le français et l'allemand et d'acquérir une meilleure éducation des sens (*sensuous education*) qu'ils ne seraient susceptibles de le faire [en Amérique] »¹⁰, à travers la visite des cathédrales, des musées, par la fréquentation du théâtre et des arts. Il n'est pas certain que James, qui put ensuite écrire aussi bien en anglais qu'en français et en allemand, ait été très reconnaissant de cette éducation atypique : les lettres de l'époque nous le montrent très critique envers Paris¹¹, et il regretta toujours de n'avoir pas reçu une éducation plus homogène, plus suivie,

plus classique¹². De plus, la famille James, au-delà du rapport emblématique entre le psychologue et son frère romancier, fournit un contexte riche en rencontres (Emerson, Carlyle), en discussions animées, mais ne contribue guère à la sérénité de ses membres. C'est un milieu qui exerce une pression extrême : Henry s'exile très vite en Europe, où il sera ensuite rejoint, à Londres, par sa sœur Alice ; William reste à Cambridge où il se retrouve pour ainsi dire « condamné à réussir » sous la surveillance de sa famille, en s'essayant à diverses disciplines, traversant des épisodes de dépression sévère.

Un motif régulier se répète ici : après la découverte enthousiaste d'un nouveau domaine, et la certitude d'avoir enfin découvert sa vocation, James s'en détourne progressivement pour aller tenter sa chance ailleurs. Il entreprend en 1860-1861 des études de peinture, à Newport, auprès du peintre William Morris Hunt (1824-1879). Mais James n'est pas sûr d'avoir du talent et, surtout, son père le dissuade de s'engager plus avant dans cette voie¹³. Il entre alors en 1861 à la *Lawrence Scientific School* de Harvard, où il rencontre C. S. Peirce, pour entamer des études de chimie. Cependant, le travail expérimental sur la chimie des reins, sous la direction de Charles Eliot, le rebute vite et c'est vers la médecine qu'il se tourne en 1864 ; il obtiendra finalement son titre de docteur en médecine (*M. D.*) en 1869, mais n'exercera jamais en tant que praticien... si ce n'est sur lui-même et ses proches. Or, ce dernier cursus est lui-même entrecoupé de façon assez spectaculaire : James pense se découvrir une vocation de naturaliste de terrain et accompagne en 1865-1866 le professeur Louis Agassiz – le grand adversaire de Darwin en Amérique – lors d'une vaste expédition sur l'Amazone, dont il reviendra, malade et éprouvé, avant le terme. Il repart en 1867-1868, pour l'Europe cette fois, et surtout pour l'Allemagne, où il découvre la psychologie physiologique allemande alors en plein développement¹⁴. Il envisage de s'y consacrer¹⁵, avant de sombrer à nouveau dans une profonde dépression¹⁶.

L'issue de cet épisode se joue sur deux niveaux, et possède indéniablement une dimension *philosophique* : James cherche une voie de sortie hors du déterminisme de ses contemporains, qu'il s'agisse de celui de ses alliés empiristes ou bien de celui des psychologues. Il rapporte dans son journal, le 30 avril 1870, l'événement que fut pour lui, dans cette perspective, la lecture du néo-criticiste Charles Renouvier. « Je crois qu'hier fut un jour décisif dans ma vie [...] Mon premier acte de libre-arbitre consistera à croire au libre-arbitre ». Il y a ensuite une dimension *pratique* : sa formation médicale lui permet d'être à Harvard instructeur de physiologie au *College*, puis de psychologie auprès du département de *philosophie*, ce qui marque le début d'une carrière qui devait se dérouler dans cette université jusqu'à sa retraite en 1907. Mais son objectif est bien, ici aussi, de poursuivre sa recherche philosophique : il décide de « s'accrocher à la biologie en tant que profession au cas où [il] ne serai[t] pas nommé à une chaire de philosophie, plutôt que d'essayer de gagner la même somme avec des travaux littéraires, tout en poursuivant une étude plus générale ou philosophique » ; « la philosophie, ajoute-t-il, je la considérerai cependant comme ma vocation et ne laisserai échapper aucune occasion de la caresser (*do a stroke at it*) »¹⁷.

C'est donc à ce point précis qu'il faut rompre avec l'image d'Épinal qui représente James « passant » de la psychologie à la philosophie. Tout d'abord, ces deux disciplines ne sont alors pas aussi distinctes qu'au tournant du siècle ; les séparer de façon tranchée, c'est projeter sur le livre de James une distinction et une séparation disciplinaire, institutionnelle, qui n'était alors qu'en gestation¹⁸. Institutionnellement, s'il y a eu séparation, c'est celle qui a consisté à émanciper les départements de philosophie des chaires de psychologie – conçue comme science de l'âme (ou « *Mental Science* ») – et tenues par des ecclésiastiques¹⁹, en un mouvement dont on peut emprunter la description à James : « l'enseignement

philosophique, en général, est entre les mains du président, habituellement un ministre de l'Évangile, et comme il doit plus souvent sa position à l'excellence générale de son caractère et à sa faculté administratrice qu'à des dons ou des propensions spéculatifs, il s'ensuit que la "sûreté" (*safe*) devient la principale caractéristique de ses cours »²⁰. Le trait distinctif des années 1870, ce n'est pas tant la « séparation » de la psychologie d'avec la philosophie, c'est la façon dont les départements de philosophie les plus progressistes, à Harvard et Johns Hopkins notamment, ont accueilli la nouvelle psychologie scientifique, lui conférant ainsi une existence et un support propres. Pour l'essentiel de la rédaction des *Principles*, James pense pouvoir distinguer son apport de la métaphysique spiritualiste des recteurs d'université, mais il ne s'agit nullement pour lui de gommer les présupposés philosophiques des approches qu'il présente, pas plus que de cacher son ennui devant les œuvres les plus prosaïques²¹, lorsqu'elles ne proposent pas de nouvelles « conceptions »²².

Tels sont donc les deux intérêts majeurs de James dès le départ : il comprend très vite que les problèmes classiques de la philosophie morale (l'âme, la volonté, la conscience) devront être reformulés à la lumière de la psychologie physiologique, il comprend aussi très bien que la nouvelle psychologie soulève des problèmes philosophiques que les psychologues n'assument pas toujours pleinement : certaines formes de réductionnisme extrême sont des positions tout aussi métaphysiques que l'ancienne psychologie spiritualiste²³. James prétend séparer la psychologie de la métaphysique et, en un sens, il construit une « psychologie sans âme », tout en étant bien obligé de reconnaître que la « métaphysique suinte à toutes ses articulations »²⁴. Pour cette raison, il est très délicat de dire si ses tout premiers articles – « *Spencer's Definition of Mind* »²⁵, dans lequel il montre que l'intentionnalité n'est pas réductible, et « *Brute*

and Human Intellect »²⁶, dans lequel il s'attache à la notion d'intérêt – relèvent de la psychologie (ils évoquent bien des problèmes psychologiques, celui de l'esprit et de l'intentionnalité, celui de la conscience) ou de la philosophie (ils évoquent tout deux les présupposés *philosophiques* de l'approche que faisaient Spencer, Clifford et Huxley de la psychologie). James voit dans les théories qui font de l'automate une extension illégitime de la théorie de l'action réflexe, typique d'une certaine forme de philosophie, « la raison pour laquelle ces auteurs se risquent à dogmatiser comme ils le font sur ce thème [qui] semble relever d'une sorte de foi philosophique, nourrie comme la plupart des croyances (*faiths*) par une exigence d'ordre esthétique. »²⁷ La philosophie même, et avec elle le « personnel » philosophique, ne resteront pas inchangés : « En ce qui concerne la philosophie, au sens technique, ou réflexion de l'homme sur ses rapports avec l'univers, son essence éducative réside dans l'éveil de l'esprit à ses *problèmes* »²⁸. Or les travaux de Helmholtz, Wundt et Fechner adressent une « demande » à la philosophie :

Que ces découvertes soient importantes ou non, le fait qu'elles impliquent un changement dans la méthode et le *personnel* des études philosophiques reste intact. Pour critiquer un tant soit peu ces « nouveaux développements », on doit avoir effectué une formation physiologique approfondie. Et, par conséquent, nous voyons que Leipzig, qui est maintenant l'université dominante en Allemagne, appelle l'éminent physiologiste Wundt pour occuper sa principale chaire de philosophie²⁹.

James se fait d'ailleurs un nom dans les deux domaines au cours des années 1870 : il publie ses premiers grands articles dans la *Critique philosophique* de Renouvier, lequel voit le premier en lui le « fondateur » d'une philosophie américaine³⁰ ; il donne des séminaires sur la nouvelle psychologie physiologique à Harvard, faisant ainsi figure de pionnier reconnu : la classe de James est, note à l'époque G. S. Hall,

« le seul cours dans ce pays où les étudiants soient familiarisés avec les méthodes et les résultats des recherches allemandes récentes en psychologie physiologique »³¹.

Si le premier *livre* de James, les *Principles*, est une grande réussite, ce n'est pas, loin de là, une œuvre de jeunesse : son auteur a presque quarante-neuf ans quand les volumes sortent enfin des presses. Lire les *Principles*, c'est découvrir l'aboutissement des vingt premières années de sa carrière intellectuelle et toute étude philosophique qui serait tentée de faire l'économie de ce monument est grevée par avance d'une lacune importante. Ce serait ignorer les rapports profonds et complexes entre la psychologie et l'empirisme radical³², tout comme il serait terriblement aventureux de séparer les *Principles* de certains de ses textes parus à la même époque sous le titre de la *Volonté de croire*³³. On s'empresse souvent de critiquer cette dernière comme une forme de décisionnisme philosophique qui ferait la part belle à l'arbitraire, voire à une alliance de termes qui méconnaîtrait le caractère dispositionnel des croyances, sans percevoir que les deux concepts – la volonté et la croyance – reçoivent un traitement original, qui leur confère un sens très particulier dans les *Principles*. James ne veut pas dire, caricaturalement, que l'on peut « croire ce que l'on veut », au sens où aucune contrainte ne s'exercerait sur le domaine des croyances, mais plus profondément que croyance, assentiment et volonté sont en fait trois facettes de la même attitude : « L'attention, la croyance, l'affirmation et la volonté motrice (*motor volition*) sont donc quatre noms différents pour un processus identique, découlant du conflit des seules idées, de la survie de l'une en dépit de l'opposition des autres. »³⁴ Il ne s'agit pas là d'une formulation isolée : « La volonté et la croyance, en bref, désignant par là une certaine relation entre les objets et le soi, sont deux noms pour un seul et même phénomène *psychologique* »³⁵. En quelques mots, c'est l'ensemble d'une philosophie de l'esprit – contemporaine de la moitié au moins des

essais qui composeront la *Volonté de croire* – qui se dévoile, et en ce sens, il n’y a de volonté de croire que par *pléonasme*. La volonté en question n’est pas ici pure spontanéité, elle recouvre, comme James le précise pourtant bien en 1897, « tous les facteurs de la foi, tels que la crainte, l’espoir, les préjugés et les passions, l’imitation et l’esprit de parti, l’influence de la caste et du milieu »³⁶, bref, tout ce que l’on appelle habituellement « croyance ». Le texte de M. Jeannerod est de ce point de vue essentiel pour toute compréhension de la volonté et de l’action chez James.

Il faut donc prendre *cum grano salis* les propos de James lui-même lorsqu’il reprochera amicalement en 1910, à Dickinson Miller, d’insister un peu longuement, dans une étude pénétrante que celui-ci avait faite, sur cette « période psychologique à laquelle je ne tiens pas beaucoup et à laquelle je n’ai jamais beaucoup tenu. La période actuelle, épistémologique et métaphysique, me paraît plus importante et originale »³⁷. Mais D. Miller avait bien vu que la dernière période dépendait étroitement de cette période psychologique, et que l’articulation entre la psychologie et le reste de l’œuvre était un problème fondamental pour James : les *Principles* postulent et décrivent des « états totaux de conscience », qui précèdent toute discrimination et toute analyse et ne résultent en rien d’une synthèse. On ne peut pas reconstituer un état de conscience à partir d’éléments isolés, puisque chaque détail, chaque « frange » de la vie consciente déteint sur tout le reste à chaque instant. Or, il est essentiel, pour l’empirisme radical, qu’il puisse y avoir des relations *externes*, des relations qui ne modifient pas la nature des termes qu’elles unissent. Savoir comment articuler la thèse sur l’expérience et la thèse sur l’esprit, que James veut replacer dans l’expérience, est une question si peu anecdotique qu’elle a justement préoccupé James pendant les années qui suivirent la rédaction des *Essais d’empirisme radical*³⁸.

Enfin, au-delà des thèmes et des problèmes, on peut détecter une allure commune à la psychologie de James et à sa philosophie : si les *Principles* sont le point d'aboutissement de l'itinéraire que nous avons esquissé, ils conservent des traces du parcours qui a mené à eux ; la psychologie dont ils esquissent les « principes » n'est pas tant une silhouette aux contours bien définis qu'une question, qu'un sujet d'interrogation. Si James ne s'attache pas, dès le départ, à l'étude de la « nouvelle » psychologie, s'il parvient à la psychologie au terme d'une quête et de tâtonnements, cette quête ne s'arrête pas au seuil de l'ouvrage : elle se poursuit au cours des vingt-huit chapitres des *Principles*, selon un mouvement propre à la philosophie de James et qu'a décrit de façon frappante Santayana : « [La philosophie pour James] était plutôt comme un labyrinthe dans lequel il se découvrirait en train d'errer, et il en cherchait la sortie »³⁹. Il est tentant d'étendre ce constat à tous les domaines que James a étudiés et en particulier à l'économie des *Principles* : ces derniers montrent bien un esprit cherchant, en son sein, l'unité et les principes de la psychologie.

Genèse des *Principles* et unité de la psychologie

On se demande quel éditeur accepterait aujourd'hui d'attendre douze ans la remise d'un manuscrit, en particulier pour un ouvrage qui était censé être un manuel. C'est pourtant ce à quoi dut consentir l'éditeur Henry Holt, commanditaire des *Principles* pour son *American Science Series* destinée aux universités, puisque le contrat date de juin 1878 et que le livre parut... en 1890. Il ne faudrait pourtant pas se méprendre : si le recueil paraît assez tard, James commence à en écrire les différents chapitres, à les publier sous forme d'articles, dont certains seront vivement discutés, dès la signature du contrat. Outre les articles intégralement repris (« *Habit* », chapitre IV ; « *Association of Ideas* », chapitre XIV ; « *Perception of time* », chapitre XV ; « *Perception of*

Space », chapitre xx ; « *Perception of Reality* », chapitre XXI ; « *Instinct* », ch. XXIV), neuf autres seront révisés et parfois découpés en plusieurs parties : « *Brute and Human Intellect* » (1878) donne la substance des chapitres XIII et XXII, « *Are We Automata ?* » (1879), celle des chapitres v et IX, « *The spatial Quale* » (1879), du chapitre XX, « *The Feeling of Effort* » (1880), du chapitre XXVI, « *On some Omissions of Introspective Psychology* » (1884), des chapitres VII, IX et XII ; « *What is an Emotion ?* » (1884), du chapitre XXV, « *Report of the Committee on Hypnotism* » (1886), des chapitres XXII et XXVIII, « *What the Will Effects* » (1888) du chapitre XXVI, « *The Hidden Self* » (1890), enfin, des chapitres VIII et X. Si certains furent considérablement remaniés (ce qui interdit de lire les *Principles* comme une pure collection d'articles), il y avait sans doute là pour l'éditeur de quoi se rassurer, et pour James un intérêt pratique bien compréhensible : en rédigeant thème par thème, il se rendait moins formidable la rédaction totale du manuscrit et ses idées furent ainsi connues et discutées bien avant la sortie du livre. Il ne faut pas négliger par ailleurs l'importance des publications dans le mécanisme de promotion mis en place par Charles Eliot à Harvard : si James avait dû attendre douze ans pour faire valoir ses travaux en psychologie, il aurait sans nul doute été éclipsé par quelque autre étoile montante. C'est donc avec ce projet qu'il traverse les années 1880, et c'est finalement avec une certaine lassitude qu'il voit le manuscrit enfin achevé : « une masse répugnante, distendue, tuméfiée, bouffie, congestionnée, ne témoignant que de deux faits : premièrement qu'il n'y a pas de *science* de la psychologie et, deuxièmement, que William James est un incapable »⁴⁰. Ce sont en effet près de quinze cents pages que James corrige pendant l'été 1890, et l'unité peut ne pas en apparaître au premier coup d'œil.

La modestie de James est sans doute exagérée puisque des lignes de force très claires transparaissent dans les *Principles*.

La plus nette réside dans la critique de l'école « empiriste » en psychologie de la perception⁴¹, lorsqu'au terme d'une attaque souvent féroce de Helmholtz, James se range aux côtés de Stumpf, Hering et Mach. Autre ligne de force : pour lui, la conscience est un problème central pour la psychologie, à condition de ne pas en faire un épiphénomène, à l'image de Clifford et Huxley qui transforment l'homme en « automate conscient ». À condition aussi de ne pas croire qu'elle pourrait être découpée en « éléments », en « rouages » ou en « atomes » : l'expérience première est celle des « états totaux » de conscience ; cette dernière n'est pas une substance ni un objet, mais un flux. Aucune perception ne se donne sans franges : il s'agit bien de réintroduire le « vague » dans la psychologie, ce qui ne veut pas dire abandonner toute prétention à la rigueur.

Il existe ensuite une unité dans les chapitres, dont chacun fournit une lecture de l'état de la psychologie au fur et à mesure de ses développements, dans un mouvement sans cesse à reprendre et qui anime précisément les études que l'on vient de lire. Les *Principles* donnent un instantané saisissant de la science de l'époque. Mais un intérêt plus grand encore réside dans la façon dont il a perçu les développements les plus prometteurs, avec une acuité et un flair certains. Pour ne prendre qu'un exemple, James est sans doute l'un des seuls psychologues de son temps à avoir saisi toute la portée des travaux de Douglas Spalding sur l'instinct, qui ont ensuite été périodiquement retrouvés et célébrés au XX^e Siècle. On doit à cet autodidacte deux aperçus majeurs : la théorie de l'empreinte (*imprinting*), la théorie de la « période critique ». L'originalité de Spalding tient à la façon dont il est parvenu à isoler et à contrôler des facteurs, en adaptant de petites capes sur des poussins ; et James, dans le chapitre sur l'Instinct, qui prépare celui sur les émotions, fait grand usage de ces thèses⁴². On pourrait multiplier ces illustrations, qui font de l'ouvrage une véritable mine pour les historiens de la

psychologie et un indicateur certain de la boulimie de James en matière de publications : la psychologie impose une tâche au philosophe, à condition que ce dernier prenne la peine de s'informer. Lire les *Principles* de façon active, c'est sans doute reprendre ce mouvement d'interrogation de la science psychologique la plus contemporaine, sans sous-estimer le fait qu'elle se pose et qu'elle nous pose de réels problèmes *philosophiques*. Mieux, c'est peut-être voir que le livre pose le problème de l'unité de la psychologie.

L'ouvrage parcourt l'ensemble des thèmes de la philosophie de l'esprit : la table des matières des *Principles* donne le vertige et représente peut-être la dernière tentative de fournir une vue générale de l'esprit humain. On peut lire de deux façons cette ambition démesurée : soit comme le chant du cygne d'un style de psychologie devenu désuet ; soit comme une tentative cohérente pour comprendre l'esprit dans toute la complexité de ses aspects, sans plaquer une dimension sur les autres. Chacun des chapitres éclaire à sa façon un développement de « la » psychologie, mais cette psychologie est-elle une discipline si homogène que cela ?⁴³ La genèse de l'ouvrage nous donne une clé supplémentaire quant à la lecture qu'il convient d'en faire : s'étendant sur douze années, décisives pour l'essor de la psychologie, son objet réside tout autant dans les thèmes que l'auteur poursuit (les chapitres de l'ouvrage) que dans l'*unité* de la psychologie dont James entend parcourir de façon critique les *principes*. L'objet avec lequel commence le livre n'est pas exactement le même que celui avec lequel il s'achève, un peu comme si, au cours des années 1880, l'objet lui-même, la psychologie comme « science », avait « bougé ». Il y a en effet dans l'ouvrage, différents centres de gravité qui reproduisent en creux la tension entre les divers paradigmes de l'époque.

Quand James entame l'écriture des *Principles*, en 1878, il a en tête un projet clair : il s'agit d'un programme de naturalisation des notions de ce qu'il était convenu d'appeler la philoso-

phie morale. Ces notions, parmi lesquelles on compterait la *volonté*, les *émotions*, voire l'*habitude*, semblent pouvoir être approchées de façon plus objective à partir du terrain que fournit la psychologie physiologique. Ce sont les chapitres qui contiennent le plus de d'aperçus scientifiques. James s'avance assez loin dans cette direction, notamment dans la théorie de l'émotion. Ce serait là la psychologie normale, la fameuse « psychologie sans âme » dans laquelle, nous dit James, « le penseur, c'est la pensée »⁴⁴. En cours de route, James rencontre les expérimentations et les observations effectuées à la Salpêtrière, notamment les travaux de Pierre Janet⁴⁵, ses études sur l'automatisme psychologique et les dissociations de personnalité, ce qui l'incite à se demander si la psychologie n'a pas avant tout pour objet l'étude des états anormaux qui se dessineraient en dessous de la simplicité de façade du « penseur ». Une telle intuition change en profondeur le regard qu'il porte sur sa discipline. Il n'est d'ailleurs que de consulter l'ensemble des recensions d'ouvrages faites par James après la parution des *Principles* et avant celle des *Variétés* : presque tous les livres traitent de psychologie anormale, qu'il s'agisse des travaux de Janet, de Bernheim, de Breuer et Freud... et même de « possession démoniaque »⁴⁶. Une des lignes de fuite hors des *Principles* mène alors James dans une région où nombre de ses lecteurs ne le suivront pas, dans la mesure où il semble s'écarter du programme positiviste et naturaliste – au sens physiologique – esquissé dans sa psychologie. Après les *Principles*, James s'intéresse de plus en plus à ce que l'on a appelé la psychologie des « états morbides », à la psychopathologie. Il y a bien là une poursuite de l'approche causale des états mentaux, car il s'agit de replacer ces épisodes dans la vie totale de l'individu, mais dans un cadre profondément renouvelé. « De mon point de vue, dira-t-il dans les années 1890, le type de choses que Pierre Janet vient juste d'accomplir dans l'*État mental des hystériques* semble dépasser en importance toute l'exactitude des mesures de laboratoire prises ensemble »⁴⁷.

Réception des *Principles*

Les *Principles*, objet complexe, appellent eux-mêmes une réception ambivalente. Leur succès, se traduisant par des rééditions régulières, a largement dépassé le public des spécialistes en psychologie. James leur ajouta, en 1892, un ouvrage condensé : *Psychology, Briefer course*, surnommé par les psychologues le *Jimmy*, par opposition au James qui désigne l'ouvrage de 1890. Il s'en faut pourtant de beaucoup pour que le Jimmy présente aujourd'hui le même intérêt que les *Principles*. « En écartant, écrit James à son éditeur, toute polémique et toute histoire, toute bibliographie et tout détail expérimental, toutes les digressions et subtilités métaphysiques, tout humour et tout pathos, tout *intérêt* en bref [...] je pense que j'ai produit un tome de classique pédagogique qui va nous enrichir tous les deux, à défaut d'enrichir l'esprit de l'étudiant »⁴⁸.

À l'inverse, le ton qui fait aujourd'hui le charme des *Principles* a durablement dérouté ses lecteurs : Sully, et surtout Hall, les jugent « trop impressionniste[s] »⁴⁹, Ladd est mal à l'aise devant la place accordée à la physiologie, tandis que Peirce, dans une célèbre recension de la *Nation*, ne put réprimer son agacement devant leur caractère si peu « scientifique »⁵⁰. D'autres furent davantage sensibles à leur aspect « populaire », au rang desquels les « élèves » de James : Dickinson Miller, E.B. Holt, R.B. Perry, E.L. Thorndike, James R. Angell, W.E.B. Du Bois, Gertrude Stein. Mais ces derniers ne représentaient pas des courants puissants et organisés. Un des relais les plus importants des idées de James a sans doute été l'université de Chicago, bien que ses membres n'en aient pas fait, loin s'en faut, un usage servile et il faudrait une monographie entière pour éclairer la proximité et la distance entre les *Principles* et les travaux de Dewey et de ses collègues de l'université de Chicago⁵¹. La psychologie centrée sur la personne de James concentre en revanche les attaques, voire le dédain, des élèves de Wundt, au premier rang desquels E.B.

Titchener, qui sera par la suite relayé par E.G. Boring. James se trouve alors dans la situation d'être le pionnier d'une école, expérimentale, qui ne le cite que pour le critiquer. C'est une lecture analogue qui se dégage des travaux de Watson, à qui James fraie la voie par bien des aspects dans ses attaques contre la conscience, mais qui ne pardonne pas à James d'avoir maintenu le point de vue de l'introspection dans sa psychologie. Il est intéressant que l'influence la plus durable et la plus attestée des *Principles* soit celle qui a pesé sur le développement de la phénoménologie⁵². En France, on noterait une même tension : le chapitre sur l'Effort frappe Bergson dès sa parution⁵³). Les articles sur l'émotion (l'article de 1884 doit être soigneusement distingué du chapitre des *Principles*, et complété par la relecture de 1894, *The Physical Basis of Emotion*) suscitent en revanche l'inquiétude des premiers alliés de James, les philosophes néocriticistes proches de Renouvier, qui y voient l'alliance de la physiologie matérialiste et de... la philosophie des passions de Descartes⁵⁴. Il reste que c'est sans doute cet aspect qui a le plus frappé le public français : les premiers textes de James disponibles en France sous forme de recueil sont traduits par Georges Dumas dans la toujours très utile *Théorie de l'émotion* (1903)⁵⁵.

Certains, tel Boring, se sont ingéniés à détecter les erreurs, les contradictions de James, d'autres à expliquer que ces paradoxes étaient propres à la discipline psychologique elle-même. Gordon Allport, contre ce courant hostile à James, a bien vu qu'un des aspects majeurs de l'ouvrage résidait dans la mise au jour, plus que dans la résolution, des énigmes majeures de la psychologie : l'énigme de la psychophysique (du rapport esprit/corps), l'énigme du positivisme (du rapport entre la méthode objective et les faits subjectifs), celles du soi (*Self*), du libre-arbitre, de l'association et enfin de l'individualité. Il est en effet tentant de situer l'acquis majeur des *Principles* dans les *paradoxes* qu'ils énoncent plus que dans les solutions qu'ils proposent⁵⁶.

Psychologie et science

Il y a pourtant des affirmations très nettes dans les *Principles* : James est convaincu qu'il faut traiter la psychologie comme une science de la nature (Voir dans le présent ouvrage l'article de James « Le Plaidoyer »). Existe-t-il une « science » de la psychologie ? James, souvent prompt à insister davantage sur les problèmes que sur les thèses, est très clair sur la nature causale des explications psychologiques :

Ce à quoi il faut tendre, c'est à une analyse *causale* ; et je dois confesser qu'elle semble résider (provisoirement du moins) dans la sphère des lois, pour l'instant inconnues, de la relation entre l'esprit et le corps. Voilà le sujet pour une « science » de la psychologie⁵⁷.

La conclusion du *Précis* esquisse sans doute les deux attitudes de James par rapport à la psychologie comme science : une méfiance, ou tout au moins la conscience que celle-ci en est « encore » à un stade préscientifique (ce qui suppose que le passage à l'état de science soit possible) ; un espoir : si la psychologie s'établit comme « science », ce sera sur une base causale, ce que le modèle cérébraliste permettrait (voir l'introduction de Claude Debru), mais James ne pense pas que la psychologie de son temps soit parvenue à ce qui caractérise pour lui une science : la formulation de lois.

Ainsi, lorsque nous parlons de la « psychologie comme science naturelle », il ne faut pas croire que cela implique une sorte de psychologie qui repose enfin sur des fondements solides. [...] C'est en somme une expression qui dénote un manque d'assurance, et non de l'arrogance ; et il est en effet bien étrange d'entendre des gens parler d'un ton triomphant de la « Nouvelle Psychologie », et de les voir écrire des « Histoires de la psychologie », alors qu'on n'a pas la moindre idée limpide des éléments et des forces réelles que le mot recouvre. Un chapelet de faits grossiers, quelques bavardages et chicaneries à propos d'opinions, un peu de classification et des généralisations à un niveau purement descriptif, le préjugé solidement ancré que nous avons des états mentaux que notre cerveau conditionne. [...] Ce n'est pas une science, ce n'est que l'espoir d'une science.

Cette conclusion, que la psychologie en est encore à l'état de la physique « avant Galilée », sans une seule « loi élémentaire », est déjà énoncée par James tandis qu'il relit les épreuves des *Principles* et réfléchit ainsi sur le rapport entre son ouvrage et l'état actuel de la science psychologique⁵⁸. James formule alors clairement l'idée que le livre entier risque de devenir caduc, lorsque les premières vraies lois psychologiques seront découvertes et énoncées⁵⁹, mais cela ne lui retire pas toute utilité propre.

Nous avons la matière d'une science. Il se passe quelque chose de bien précis lorsqu'à un certain état cérébral correspond une certaine *escience* (*sciousness*)⁶⁰. Un authentique aperçu de ce qu'elle est, serait la découverte scientifique devant laquelle toutes les découvertes passées pâliraient. Mais pour l'instant, la psychologie est au stade de la physique avant Galilée et les lois du mouvement, au stade de la chimie avant Lavoisier et l'idée de la conservation de la masse dans toutes les réactions. Les Galilée et les Lavoisier de la psychologie seront célèbres lorsqu'ils surviendront, comme ils ne manqueront sans doute pas de le faire, ou l'on ne peut pas se fier aux succès passés pour augurer de l'avenir. Toutefois, lorsqu'ils viendront, ce sera en métaphysiciens, comme la cause l'exige. En attendant, le meilleur moyen de faciliter leur avènement est de comprendre à quel point nous errons dans l'obscurité et de ne pas oublier que les hypothèses de la science naturelle qui sont notre point de départ sont provisoires et sujettes à révision⁶¹.

Les épisodes mentaux sont des événements qui appartiennent au cours général de la nature, c'est le point de départ qu'il faut défendre, même si le statut particulier des causes et des raisons reste à définir⁶². C'est d'ailleurs ce qui dicte l'intérêt toujours renouvelé de James envers la psychologie pratique, quand bien même elle ne saurait éclaircir parfaitement la nature précise des causes qu'elle met en scène. « Et c'est assurément cette sorte de psychologie que les hommes qui s'intéressent peu ou pas du tout à la rationalité ultime, à savoir les biologistes, neurologues, et psychistes

tendent, que nous les aidions ou non, à faire émerger. »⁶³ Une nouvelle difficulté se dresse ici : on pourrait croire que, faute de disposer de ces lois, il faudrait que la psychologie redouble d'efforts sur le plan expérimental, mais, ici aussi, le constat de James est nuancé.

James présente en effet une attitude ambivalente vis-à-vis de l'expérimentation en psychologie⁶⁴. Il s'intéresse très tôt aux expérimentations de Wundt à Leipzig et fonde l'un des premiers laboratoires de psychologie expérimentale au monde⁶⁵, au milieu des années 1870, même s'il reste difficile de trancher les querelles de priorité, car comme le remarque Perry, il est très difficile de dire quand un laboratoire de *physiologie* devient un laboratoire de *psychologie* ; et il est également très difficile de déterminer quand un ensemble d'appareil et d'expérimentations devient un *laboratoire*⁶⁶. Or, malgré ce rôle de pionnier et l'importance des références aux travaux des psychologues expérimentaux, James, que ses adversaires ne se privent guère de traiter d'« *armchair psychologist* »⁶⁷, ne cesse de formuler des doutes au sujet du travail de laboratoire : « les conséquences de tout ce travail de laboratoire, avoue-t-il, me semblent être décevantes et triviales. Ce dont on a le plus besoin, c'est d'idées nouvelles »⁶⁸.

James a donc une attitude double par rapport à l'expérimentation psychologique : il la recommande, quand elle permet d'évacuer hors de la psychologie nombre d'entités fictives, produites par abstraction, qui ne reposent que sur un usage imprudent du langage ; il s'en méfie si ses interlocuteurs prétendent construire une psychologie à partir d'expérimentations isolées⁶⁹. On peut être tenté d'ironiser sur le manque de courage apparent de James devant le caractère selon lui fastidieux de l'expérimentation psychologique. James connaît très bien toute la littérature portant sur la « loi psycho-physique », mais il la qualifie « d'idole de la caverne, tout juste bonne à être conservée dans un musée des pathologies intellectuelles »⁷⁰ ; il attend donc de plus grandes réalisations que cette « psycholo-

gie microscopique »⁷¹. On peut également s'étonner de l'attitude bien peu conventionnelle de James par rapport aux expérimentations : « Ce vieux chenapan de Münsterberg, écrit-il à sa femme, a fait des expérimentations (reçues ce matin) qui semblent renverser une de mes jolies théories au sujet de l'association. Je vais la publier quand même, en faisant semblant de ne pas avoir vu ces expérimentations. Il devrait y avoir une loi pour interdire le test de théories au moyen d'expérimentations »⁷². Cela ne l'empêchera pas de faire recruter Münsterberg à Harvard pour diriger toute la partie expérimentale des travaux psychologiques.

Deux choses doivent cependant être présentes à l'esprit. Premièrement, il faudrait ici s'entendre sur le type d'expériences et d'expérimentations qui vont devenir, aux yeux de James, décisives. L'intérêt des études en psychologie anormale que l'on a citées est qu'elles traduisent un changement d'accent dans la méthode psychologique : l'étude de laboratoire y tient certes encore sa place, mais elle doit être complétée à l'aide d'autres supports. Le naturalisme de l'esprit que James esquisse n'est pas seulement physiologique, il pense qu'il faut replacer l'esprit dans un cadre plus vaste, anthropologique, historique, biographique⁷³. Ainsi, s'interrogeant dans un texte tardif sur les « énergies des hommes », il insiste sur la nécessité de tracer les limites des pouvoirs humains et, partant de là, de s'interroger sur les déterminants, sur les différents types de causes susceptibles de s'exercer :

Nous devrions en quelque sorte faire faire un tour d'horizon topographique des limites du pouvoir humain dans toute direction concevable, quelque chose qui ressemble à la carte que réalise l'ophtalmologiste des limites du champ de vision humain ; et nous devrions alors construire un inventaire méthodique des voies d'accès, ou des clés, variant selon les divers types d'individus, les diverses sortes de pouvoirs. Ce serait une étude absolument concrète, à mener en recourant principalement au *matériel historique et biographique* [...] voilà un programme de psychologie individuelle concrète⁷⁴.

Il faudrait se garder de voir là un propos purement programmatique, que James n'aurait pu mener à bien, faute d'énergie ou de temps : on peut en effet relire les *Variétés de l'expérience religieuse* comme le remplissant en partie. La première conférence, « Religion et neurologie » défend l'idée qu'il faut s'appuyer sur des données personnelles en plus des relevés expérimentaux. Les diverses conférences traitent en fait d'émotions (le moi divisé, l'âme malade...), et il suffit de les parcourir pour voir qu'elles reposent principalement sur des documents de nature biographique et historique⁷⁵.

Deuxièmement, la résistance de James à l'expérimentation est de nature beaucoup plus théorique :

Leur succès a introduit dans le champ toute une panoplie de psychologues expérimentaux plus jeunes, portés sur l'étude des *éléments* de la vie mentale, les disséquant à partir des résultats bruts dans lesquels ils sont fondus (*embedded*), et les réduisant autant que possible à des échelles quantitatives⁷⁶.

Cette méthode est dans son ensemble, du point de vue de James, parfaitement contradictoire avec la théorie des états totaux de conscience. Un point que James défend d'un bout à l'autre des *Principles* est que la psychologie ne peut faire l'économie des « états totaux de conscience », et donc d'un point de vue introspectionniste⁷⁷, distinct de l'introspection analytique défendue par Wundt et Titchener, et qui en fera un point de départ privilégié pour le courant phénoménologique. Or, il n'y a là pour James nul atomisme : on ne peut dissocier un élément de la vie mentale pour expérimenter de façon isolée. Le croire, c'est commettre le « sophisme du psychologue ».

La critique des mythologies philosophiques

Ce que James appelle le « sophisme du psychologue » survient lorsque l'on place sur le même plan toutes sortes de « savoirs-sur » les objets considérés et « notre expérience-de » ces objets. Il n'y a sans doute pas de frontière nette entre ces deux types de rapports, mais les confondre

revient à renverser les termes du problème, comme James le note dans une *Lettre à Stumpf* qui anticipe par bien des aspects quelques arguments bergsoniens :

La plupart des psychologues et, ce qui est pire, des gens ordinaires, semblent penser que si vous pouvez *développer* les relations d'une chose et la *définir* à l'aide de ces relations, alors elle ne peut jamais avoir eu d'autre *statut* dans l'esprit que celui de perception de ces relations.

James poursuit à propos de contresens équivalents :

Le mouvement est donc une synthèse de *terminus a quo* et de *terminus ad quem*, avec des moments antérieurs et ultérieurs du temps, et ne peut être un sentiment simple ; l'espace est une synthèse de *positions*, et non un sentiment ; parce que le bonheur est une circonstance adventice de sa réussite, l'action doit avoir été *motivée* par ce bonheur⁷⁸.

Dans l'exemple que prend James, il ne faut pas confondre les propriétés relationnelles que peut nous enseigner l'approche scientifique et géométrique du mouvement, et l'expérience de ce même mouvement ; l'erreur est d'injecter l'approche abstraite de l'espace – qui aurait tôt fait de nous convaincre qu'il n'y a qu'*un* espace qui enferme tous les autres – dans notre expérience des espaces sensoriels disparates. L'approche abstraite de la perception, que James attribue aux « kantien » et à Helmholtz, consiste à comprendre notre expérience de l'espace à partir de la synthèse abstraite des positions possibles. C'est ici que se niche le sophisme du psychologue : parce que nous essayons d'instiller dans nos expériences le point de vue du géomètre et les constructions du psychologue, il sera tentant de comprendre les parties de l'espace à partir d'un espace absolu, le mouvement à partir de la trajectoire, l'action comme relation interne entre un motif et une décision à partir de la coquille vide que constitue le syllogisme pratique. De ce point de vue, les théories de la perception sont des machines à introduire dans l'explication psychologique des entités et des mécanismes « mythologiques » :

William James : une psychologie paradoxale ?

Ce n'est que lorsque nous en venons à analyser précisément les conditions de la perception visuelle que des difficultés surgissent qui ont conduit les psychologues à recourir à des pouvoirs mentaux nouveaux et quasi-mythiques⁷⁹.

Ces pouvoirs « quasi-mythiques » seraient ceux d'un esprit inférant, produisant par son activité et par une machinerie tout aussi mythologique, des relations spatiales. Cette thèse est celle, philosophique, de T. H. Green ; c'est également celle, psychologique, de Helmholtz, ce qui incite James à mettre sur le même plan Helmholtz, représentant de « l'école empiriste » en optique, et Green :

Telle est la raison pour laquelle cette école en optique a été accueillie avec de telles acclamations par tous les « A-prioristes » en philosophie. L'idée d'un intellect faisant des inférences inconsciemment, jusque dans les profondeurs de ce qui semble n'être que de purs sentiments passifs de couleur et de forme, ne pouvait que complaire à ceux dont les préjugés sont en faveur de l'activité productrice de l'esprit⁸⁰.

C'est justement le sophisme du psychologue que cette approche abstraite de la perception recouvre qui permet de lire dans notre expérience de l'espace toute notre métaphysique de l'espace :

La simple familiarité (*acquaintance*) avec l'espace est traitée sur le même plan que toutes sortes de connaissance au sujet de ce dernier (*knowledge about it*), les conditions des dernières sont exigées de la première, et toutes sortes de processus mythologiques sont convoqués à cette fin⁸¹.

La critique que James faisait à l'expérimentation était de même nature. La psychologie adresse une demande à la philosophie, et il est significatif que des auteurs tels que Peirce et Wittgenstein aient pu lire son ouvrage comme un concentré des problèmes posés par la philosophie de la psychologie ou, plus prosaïquement, par la philosophie de l'esprit. Si ces deux auteurs émettent des critiques féroces, il ne fait nul doute que l'un comme l'autre ont profondément médité l'ensemble des

Principles. Wittgenstein notera, dans une phrase qui est sans doute à « double entente » : « À quel point le travail de la philosophie est nécessaire, cela est démontré par la psychologie de James »⁸².

Les *Principles* attendent donc une lecture attentive à l'extrême aux progrès de la science psychologique, attentive aussi aux problèmes voire aux impasses qui guettent certains types de naturalisme. Les confronter aux développements et aux problèmes des neurosciences, comme cela a été fait dans les différentes études de ce recueil, c'est se donner les moyens d'évaluer de façon critique leur apport, et peut-être prendre la mesure de leur acuité. Une telle approche permet d'en ressaisir la dynamique, et, plus profondément, de rendre sensibles les problèmes d'unité, d'objet, de méthode, qui guettent quiconque réfléchit sur l'esprit, des problèmes qui pour James ne se distinguent nullement de ceux de la philosophie ; ils nous poursuivent, à l'en croire, dans tous les domaines d'étude que nous pourrions choisir :

Ces suggestions simples et brèves que font les philosophes de temps à autre – la question de Locke sur l'essence, celle de Berkeley sur la matière, celle de Hume sur la cause et celle de Kant sur les jugements nécessaires – ont une façon bien à elles, intolérable, de s'incruster (*sticking*), en dépit de tous nos efforts. Quant aux esprits scolastiques, qui ont fait leur lit, et ne désirent rien d'autre que de ronronner dogmatiquement et confortablement, ces questions doivent leur apparaître véritablement comme de la vermine, qu'aucun insecticide logique ni aucun peigne philosophique ne sauraient extirper⁸³.

Mathias Girel

Notes :

1. Simon, 1996, pp. 134-135.
2. Voir entre autres les bibliographies dans Donnelly (1992) et Johnson et Henley (1990).

William James : une psychologie paradoxale ?

3. Voir ici l'étude de P. Livet.
4. Edelman, 2004, p. 209.
5. *Ibid.*, p. 47. Voir ici l'étude de P. Buser.
6. Pour une vue d'ensemble de la question du temps dans la psychologie de James, voir ici l'étude très détaillée de Claude Debru.
7. *Recherches philosophiques*, Collectif, 1931, p. vii.
8. « J'ai au départ étudié la médecine afin d'être physiologiste, mais la fatalité a voulu que je dérive vers la psychologie et la philosophie. Je n'ai jamais eu aucune instruction philosophique, la première conférence sur la psychologie que j'aie jamais entendue ayant été la première que j'aie jamais donné » (*Lettre* du 16 août 1902, citée par Ménard, 1911, p. 5).
9. Strouse, 1980.
10. Matthiessen, 1947, p. 3.
11. James, 1992-2004, vol. 4, p. 2 : « Je n'ai de ma vie jamais été aussi déçu que lorsque j'ai vu Paris ».
12. Matthiessen, 1947, pp. 72-73.
13. Sur la place que tenait l'art du croquis dans la vie du jeune James, cf. H. James (1914). Voir aussi le grand nombre de croquis de W. James dans sa correspondance. Il est très étonnant que James ne se soit pas plus passionné pour la musique, même si les problèmes que cette dernière pose interviennent en des points stratégiques de sa psychologie (voir ici l'étude de M. Meulders).
14. « Il me semble que peut-être le temps est venu pour que la psychologie commence à être une science – quelques mesures ont déjà été effectuées dans la région qui se situe entre les modifications physiques des nerfs et l'apparition de la conscience (sous la forme de perceptions sensorielles) et davantage peut en découler. Helmholtz et un dénommé [*sic*] Wundt à Heidelberg y travaillent. » (James (1992-2004, vol. 4, p. 226))
15. James, 1992-2004, vol. 4, p. 234.
16. Voir Simon, 1998, n. 1, p. 121.
17. *Journal*, 10 février 1873, cité par Perry, 1935, vol. 1, p. 335.
18. Cf. Reed, 1997. *L'American Journal of Psychology* de Hall naît en 1887. *The Psychological Review* de Cattell en 1894.
19. Cf. par exemple Cadwallader, 1975, p. 168.
20. James, 1978, p. 3 (1876).
21. « En ce qui concerne la "psychologie scientifique" des émotions, il se peut que je sois saturé à force d'avoir lu des travaux classiques sur ce sujet, mais je dois avouer que j'aimerais autant lire des des-

- criptions prolixes sur la forme des rochers dans une ferme du New Hampshire que de prendre la peine de relire ces travaux », James, 1890, vol. 2, p. 448.
22. « Lorsqu'une conception claire manque [aux naturalistes], un fait tiendra utilement lieu d'os à ronger (*sop*). Notre grief est, en un mot, qu'un fait joue trop souvent le rôle d'os à ronger pour l'esprit qui étudie ces sciences. On peut adopter des vues très courtes, enregistrer un fait après l'autre, comme on marche sur des pierres de gué (*stepping stones*), sans jamais perdre la suffisance de sa fonction "scientifique", ni se rendre compte [...] que l'on n'est qu'un tâcheron (*brick maker*), pas un architecte », James, 1987, p. 274 (1874).
23. James, 1890, vol. 1, p. 138 : « Nous opposer la théorie de l'automate, comme on l'avance maintenant, sur des fondements *a priori* et quasi-métaphysiques, est une impertinence injustifiable dans l'état actuel de la psychologie ».
24. James, 1892, 2003, p. 433. Voir ici l'étude de M. Meulders et en particulier sa conclusion.
25. James, 1978, pp. 7-22 (1878). Pour les problèmes philosophiques abordés, je me permets de renvoyer à Girel (1999).
26. James, 1983, 1-37, 1878.
27. James, 1983, p. 39.
28. James, 1876 ; 1978, p. 5.
29. *Ibid.*, pp. 5-6.
30. Sa prophétie mérite d'être citée : « Il me semble, quand je vous lis, que vous êtes appelé à fonder une *philosophie américaine* », Perry, 1929, p. 24, 1882 (les italiques sont de Renouvier).
31. Dans une enquête de 1879 citée par Perry, 1935, vol. 1, p. 13. Cf. la liste des cours dans James (1988).
32. Cf. ci-dessous G. Garreta et M. Girel, Préface, in : James (1912 ; 2005).
33. James (1897 ; 1979). Une grande partie des textes de la *Volonté de Croire* sont des textes de jeunesse, bien antérieurs à leur publication dans le recueil en 1897. C'est le cas du « Sentiment de rationalité » (1879, 1882), de « L'action réflexe et le théisme » (1881), du « Dilemme du déterminisme » (1884), du « Philosophe moral et la vie morale » (1891), des « Grands hommes et leur environnement » (1880), de « L'importance des individus » (1890) et de « Quelques hégélismes » (1882).
34. James, 1983, p. 124. Cf. James, 1890, vol. 2, pp. 561-62 pour une formulation proche.

William James : une psychologie paradoxale ?

35. James, 1890, vol. 2, p. 321.
36. James, 1979, p. 28 (1897).
37. James, 1992-2004, vol. 12, p. 460.
38. Pour une présentation détaillée, voir G. Garreta et M. Girel, Préface, *in* : James (1912 ; 2005). Voir également Lapoujade (1999).
39. Cité dans Simon, 1998, p. 270.
40. Perry, 1935, vol. 2, p. 48.
41. Sur tout ce débat, cf. Hatfield (1990) ; Bouveresse (2004a) ; Bouveresse (2004b) ; Bouveresse (1995).
42. Voir James, 1890, vol. 2, p. 398 : les instincts sont là pour donner naissance à des habitudes, et s'effacent, une fois qu'ils les ont déclenchées (les poussins privés de leur mère ne la suivent pas s'ils en ont été séparés quelques jours).
43. Cf. Taylor, 1996, p. 35. Cf. ici l'étude de P. Buser.
44. James, 1890, vol. 1, p. 401.
45. Janet (1889).
46. James, 1987, pp. 417-533. Eugene Taylor a pour sa part reconstitué les conférences Lowell sur la psychologie anormale et fait le point sur l'étendue des travaux de James dans ce domaine (en rassemblant notamment l'ensemble des thèses dirigées par James sur ce sujet au cours des années 1890). Cf. Taylor, *op. cit.*
47. Lettre à Stumpf, Perry, 1935, vol. 2, p. 188.
48. James, 1992-2004, vol. 7, p. 181.
49. Perry, 1935, vol. 2, p. 108.
50. Voir Girel (2003).
51. Pour commencer, Cf. Reck (1984). Cf. Garreta (1999).
52. Schuetz (1941) ; Gurwitsch (1943) ; Wilshire (1968) ; Edie (1970) ; Stevens (1974).
53. Bergson, 1889, p. 16.
54. Sur ce point, Cf. ici P. Livet.
55. James (1903).
56. Allport (1943).
57. James, *Lettre* à Ward, Perry, 1935, vol. 2, p. 96.
58. Perry, 1935, vol. 2, p. 113.
59. « La psychologie est dans un état pré-scientifique tel que la totalité de la production actuelle de ces ouvrages deviendra un vieux fatras médiéval illisible, dès que seront élaborées les premières véritables pistes de compréhension. Pour moi, le plus tôt sera le mieux ! » (James, 1992-2004, vol. 2, p. 138).

60. Comprendre par là une pure conscience présentative, non réflexive (MG).
61. James, 1892 ; 2003, pp. 433-434.
62. Perry, 1935, vol. 2, p. 120.
63. Cf. la conclusion de l'article de James, « Plaidoyer... », traduit et publié dans le présent ouvrage.
64. Evans (1990).
65. Le premier, selon certains (Taylor, 1996) et selon les dates qu'il donne lui-même (James, 1987, p. 150).
66. Perry, 1935, vol. 2, p. 14.
67. Hall (1895).
68. Perry, 1948, p. 198 ; *Lettre à Flournoy*, 7 décembre 1896.
69. Pour les usages positifs de l'expérimentation, voir l'étude de Claude Debru.
70. Perry, 1935, vol. 2, p. 114.
71. James (1890, vol. 1, p. 192). Voir ce propos provocateur, *Ibid.* : « Cette méthode soumet la patience à une rude épreuve, et aurait difficilement pu naître dans un pays où les habitants peuvent *s'en-nuyer*. Des Allemands tels que Weber, Fechner, Vierordt et Wundt n'y sont évidemment pas sujets ».
72. James, 1992-2004, vol. 7, p. 71.
73. Sur les différents types de naturalisme, voir Margolis (2002).
74. Perry, 1935, vol. 2, p. 122, tiré de *Energies of men*, 1907 (je souligne).
75. On n'a, semble-t-il, guère remarqué que les *Variétés* proposent un second traitement des émotions tout à fait différent de la théorie James-Lange.
76. James, 1890, vol. 1, p. 192.
77. Sur les « états totaux de conscience », voir l'article de James, « Plaidoyer... », traduit dans le présent ouvrage.
78. *Lettre à Stumpf*, 15 novembre 1884 (James, 1992-2004, vol. 5, p. 533).
79. James, 1890, vol. 2, p. 211.
80. James, 1987, p. 378.
81. James, 1890, vol. 2, p. 281.
82. Cité par Goodman, 2002, p. 63. Sur la lecture que fait Peirce des *Principles*, voir Girel (2003).
83. James, « Recension de *The Religious Aspect of Philosophy* de J. Royce, 1885 », dans James, 1987, p. 385.

Références :

- Allport, Gordon W., « The productive paradoxes of William James », *Psychological review*, 50, 1943, pp. 95-120.
- Bergson, Henri, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, Alcan, 1889.
- Bouveresse, Jacques, *Langage, perception et réalité*, Nîmes, J. Chambon, vol. 1, 1995 ; vol. 2, 2004 (« Psychologie et physiologie: la controverse entre Helmholtz et Hering », p. 180-222 [=2004a], et « Stumpf et le problème de la relativité des sensations », pp. 248-271[=2004b]).
- Cadwallader, Thomas C., « Peirce As An Experimental Psychologist », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 11, 1975, pp. 167-186.
- Collectif, *Recherches philosophiques*, 1, 1931.
- Donnelly, Margaret E., *Reinterpreting the Legacy of William James*, Washington, DC, American Psychological Association, 1992.
- Edelman, Gerald, *Plus vaste que le ciel : Une nouvelle théorie générale du cerveau*, Paris, Odile Jacob. Traduction française J.-L. Fidel, 2004.
- Edie, James M., « William James and Phenomenology », *Review of Metaphysics*, 23, 1970, pp. 481-526.
- Evans, Rand B., « William James, “The Principles of Psychology”, and experimental psychology », *American Journal of Psychology*, 103, 4, 1990, pp. 433-447.
- Garreta, Guillaume, « Le sujet comme “point de fuite” : Dewey et la psychologie de James », *Philosophie*, 64, 4, 1999, pp. 31-53.
- Girel, Mathias, « James critique de Spencer : d'une autre source de la maxime pragmatiste », *Philosophie*, 64, 4, 1999, pp. 69-90.
- .—.—, « The Metaphysics and Logic of Psychology : Peirce's Reading of James's Principles », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 34, 2, 2003, pp. 163-203.

- Goodman, Russell B., *Wittgenstein and William James*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.
- Gurwitsch, Aron, « William James' Theory of the “Transitive Parts” of the Stream of Consciousness », *Philosophy and Phenomenological Research*, 3, 1943, pp. 449-477.
- Hall, G.S., Editorial, *American Journal of Psychology*, 7, 1895, pp. 3-4.
- Hatfield, G., *The Natural and the Normative*, Cambridge, MIT Press, 1990.
- James, Henry, *Notes of a Son and Brother*, New York, C. Scriber's sons, 1914.
- James, William, *The Principles of Psychology*, American science series. Advanced course, New York, H. Holt, 1890.
- .—.—, *La Théorie de l'émotion*, par William James. *Précédée d'une introduction*, par le Dr Georges Dumas, traduit de l'anglais, Paris, F. Alcan, 1903.
- .—.—, *Essays in philosophy*, Works of William James, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1978.
- .—.—, *The Will to Believe and Other Essays in Popular Philosophy*, [1897], The Works of William James, Harvard University Press, 1979. Traduction française L. Moulin, Flammarion, 1916 (Réédition Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2005).
- .—.—, *Essays in Psychology*, Works of William James, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1983.
- .—.—, *Essays, Comments, and Reviews*, Works of William James, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1987.
- .—.—, *Manuscript Lectures*, Works of William James, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1988.
- .—.—, *The Correspondence of William James*, Skrupskelis, Ignas K. et Berkeley, Elizabeth M. (Éds.), Charlottesville, University Press of Virginia, 1992-2004.
- .—.—, *Précis de psychologie*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, traduction française N. Ferron [1^{ère} édition américaine 1892], 2003.

- James, William, *Essais d'empirisme radical*, Marseille, Agone, traduction française et préface G. Garreta et M. Girel [1^{ère} édition américaine 1912], 2005.
- Janet, Pierre, *L'Automatisme psychologique*, Paris, Alcan, 1889.
- Johnson, Michael G. et Henley, Tracy B., *Reflections on The Principles of Psychology : William James After a Century*, Hillsdale, N.J., L. Erlbaum Associates, 1990.
- Lapoujade, David, 1999, « William James : de la psychologie à l'empirisme radical », *Philosophie*, n° 4.
- Margolis, Joseph, *Reinventing Pragmatism, American Philosophy at the End of the xxth Century*, Ithaca and London, Cornell University Press, 2002.
- Matthiessen, F. O., *The James Family, Including Selections From the Writings of Henry James, Senior, William, Henry & Alice James*, New York, A. A. Knopf, 1947.
- Ménard, A., *Analyse et critique des Principes de la psychologie de William James*, Paris, Alcan, 1911.
- Perry, Ralph Barton, « Correspondance de Charles Renouvier et de William James », *Revue de Métaphysique et de Morale* (=RMM), 1, 1929, pp. 1-35, 193-222.
- .—.—, *The Thought and Character of William James: As Revealed in Unpublished Correspondence And Notes, Together With His Published Writings*, Boston, Little Brown, 1935, 2 volumes.
- .—.—, *The Thought and Character of William James, Briefer Version*, Cambridge, Harvard University Press, 1948.
- Reck, Andrew J., « The Influence of William James on John Dewey in Psychology », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 20, 1984, pp. 87-118.
- Reed, Edward S., *From Soul to Mind: The Emergence of Psychology from Erasmus Darwin to William James*, New Haven, Yale University Press, 1997.
- Schuetz, Alfred, « William James' Concept of the Stream of Consciousness, Phenomenologically Interpreted », *Philosophy and Phenomenological Research*, 1, 1941. pp. 442-452.

William James : psychologie et cognition

- Simon, Linda, *William James Remembered*, Lincoln, NE, University of Nebraska Press, 1996.
- .—.—, *Genuine reality : A Life of William James*, New York, Harcourt Brace, 1998.
- Stevens, Richard, *James and Husserl: The Foundations of Meaning*, The Hague, Nijhoff, 1974.
- Strouse, Jean, *Alice James, une biographie*, Paris, Des femmes, Traduction française M. Tadié, [édition anglaise 1980], 1985.
- Taylor, Eugene, *William James on Consciousness Beyond the Margin*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1996.
- Wilshire, Bruce W., *William James and Phenomenology; a Study of the Principles of Psychology*, Bloomington, Indiana University Press, 1968.